Analyse logico-rhétorique du discours de D'Andelot à ses compagnons huguenots

Notes, édition du texte et traduction de Giuliano Ferretti et Francis Goyet

Abraham Vechner

Giuliano Ferretti et Francis Goyet (éd.)

Traducteur : Giuliano Ferretti et Francis Goyet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/331>

DOI : 10.4000/rhetorique.331

ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-84310-274-5

Référence électronique

Abraham Vechner, « Analyse logico-rhétorique du discours de D'Andelot à ses compagnons huguenots », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 3 | 2014, mis en ligne le 13 juin 2014, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/331> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.331>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Analyse logico-rhétorique du discours de D'Andelot à ses compagnons huguenots

Notes, édition du texte et traduction de Giuliano Ferretti et Francis Goyet

Abraham Vechner

Giuliano Ferretti et Francis Goyet (éd.)

Traduction : Giuliano Ferretti et Francis Goyet

Auteur : Abraham Vechner (1636-1704).

Texte des p. 443-446 de l'unique édition, *Suada Gallicana, h. e. conciones et orationes Thuanaeae* [...]. *Accedit Analyse Logico-Rhetorico Specimen duplex* [...], Francfort et Leipzig, J. Adam Kästner, 1679. Soit : *L'Éloquence française, c'est-à-dire harangues et discours de de Thou* [...]. Avec un double spécimen d'analyse logico-rhétorique.

Numérisation intégrale sur http://digital.staatsbibliothek-berlin.de/dms/werkansicht/?PPN=59285261X&PHYSID=PHYS_0477 (accès direct).

Ces pages 443-446 sont la première partie du « double Spécimen » annoncé au titre. Vechner y propose l'analyse détaillée d'un discours de 1567, par lequel François de Coligny d'Andelot incite les chefs protestants français à reprendre les hostilités, ce qui lance la deuxième guerre de religion.

Notre présentation est la suivante : d'abord le texte même du discours analysé ; puis l'analyse par Vechner.

Le discours a été rédigé en latin par de Thou (1553-1617). Nous reprenons la première traduction disponible de ce texte latin, laquelle date de 1659. Nous aérons cette traduction française en la divisant en paragraphes, lesquels correspondent aux trois parties de l'analyse : exorde, arguments, thèse. De même, nous y insérons, entre crochets droits, les mêmes numéros et repères que ceux de

l'analyse. Enfin, nous donnons en note la version française du même discours, qui date de 1587 et dont de Thou s'est très certainement inspiré.

Pour l'analyse même de Vechner, nous donnons d'abord notre propre traduction, suivie du texte original en latin. Dans notre traduction, nous respectons scrupuleusement casse et italiques de Vechner, à l'exception de ses italiques pour les noms propres, que nous ne reprenons pas. En revanche, dans le texte latin de Vechner, nous ne respectons pas ses variations entre romain et italiques, pour des raisons techniques liées au support éditorial numérique. Pour l'établissement du texte latin, nous supprimons les accents et résolvons les abréviations ; nous translittérons en caractères romains le mot grec donné par Vechner en caractères grecs (*parénétique*) ; de façon générale, nos ajouts sont soit entre crochets droits, [], soit entre chevrons, < > (ajout de mots nécessaires au sens). Enfin, nous conservons le système de numérotation des parties et sous-parties de Vechner.

Discours de D'Andelot (1567), chez de Thou¹

- 1 Comme les principaux parlaient de la sorte, et que tous les autres consentaient à ce discours, d'Andelot, qui avait beaucoup d'autorité parmi eux, et dont on connaissait la probité, les interrompit ;

[Exorde]

- 2 « [α] Je ne nierai pas, dit-il, que votre opinion ne soit appuyée par une équité manifeste, et par une extrême prudence. [β] Mais [1] l'on a besoin de remèdes plus puissants pour purger la mauvaise humeur dont la France est travaillée il y a déjà longtemps, comme un corps ruiné par de longues et de diverses maladies ; [2] et la grandeur de la chose demande un grand courage et une grande constance².

Et [α] aequitate quidem manifesta ac prudentia hanc vestram sententiam niti inficias non ierim : [β] sed [1] purgando prauo humori, quo Francia nostra, tanquam corpus, longa ac diversa aegritudine corruptum, a multo tempore laborat, valentioribus remediis opus est : et [2] magnitudo rei magnos spiritus et summam constantiam postulat.

[Arguments]

- 3 [1] Car si vous attendez que nous soyons relégués dans des pays étrangers, ou qu'on nous ait mis en prison, ou que chassés de nos maisons, nous soyons [1.] contraints d'errer dans les bois et les solitudes, [2.] exposés à la fureur du peuple animé contre nous, [3.] méprisés par les gens de guerre, [4.] et condamnés par le préjugé des Grands, dites-moi, je vous prie, que nous aura profité notre patience et notre dissimulation ? [Argument 2] Quel recours aurons-nous alors à notre innocence ? [Argument 4] À qui adresserons-nous nos plaintes, quelque justice qu'elles puissent avoir ? Qui daignera nous regarder ? qui daignera nous parler ? qui daignera nous entendre³ ?

[1] Nam quaero ex vobis, si expectetis, dum in externas provincias relegemur, aut in custodia vinciamur, aut laribus pulsi [1.] per sylvas ac solitaria loca deerremus, [2.] saevientis in nos plebis furori expositi, [3.] a militaribus viris despecti, [4.] Magnatum praejudicio damnati, quid patientia nobis nostra, quid dissimulatio profuerit ? [Argument 2] Quodnam tunc in

innocentia nostra praesidium ? [Argument 4] Ad quem querellas, quantumvis justas, deferemus ? Quis nos aspectu, quis alloquio, quis denique audientia dignabitur ?

[Thèse⁴]

- 4 Le temps est donc venu, qu'après avoir été si souvent trompés au désavantage de la Religion, et de la tranquillité publique, nous apprenions enfin à n'être plus trompés, et qu'avec autant de nécessité que de justice, nous prenions les armes pour nous défendre contre ceux qui voudraient nous faire violence⁵.

Jam ergo tempus est, amici, ut toties magno religionis ac publicae tranquillitatis detrimento decepti, tandem decipi dediscamus, et arma, quibus nos adversus grassatorum violentiam tueamur, justa aequae ac necessaria induamus.

[Arguments, suite et fin]

- 5 Nous ne devons pas nous mettre en peine de ce que diront nos Ennemis, et les méchants, comme si nous avions été cause d'une guerre pernicieuse. En effet, il n'en faut accuser qu'eux-mêmes, [α] qui en méprisant tous les droits Divins et humains, ont violé si souvent les Traités, [β] et qui ont jusqu'ici troublé [1.] le repos du Royaume par tant de divers moyens, [2.] en faisant venir tant d'Étrangers dans les entrailles de la France, comme si déjà l'on nous avait déclaré la guerre. [3.] Si tandis que nous nous amusons⁶ à délibérer, nous leur donnons encore cet avantage par notre nonchalance, qu'ils nous surprennent et nous attaquent les premiers, la Religion est perdue, la vie, et la fortune des gens de bien⁷. »

parum solliciti, quid inimici ac maligni homines blatterent, quasi causam exitiali bello primi praebeamus. Nam illi ipsi sunt, [α] qui contempta omni divini et humani juris religione pacta conventa nobiscum toties violarunt, et [β] regni quietem [1.] variis artibus ac modis huc usque labefectarunt, [2.] immissis in viscera Franciae tot externorum militum millibus, et ita bello veluti nobis jam denunciato ; [3.] quibus si, dum deliberantes sedemus, socordia nostra hoc etiam largiamur, ut nos primi sumptis armis opprimant de religione simul, et nostra omniumque bonorum vita ac fortunis actum erit.

- 6 Le discours de d'Andelot fit un grand changement dans les esprits, et l'on résolut du consentement de tout le monde, de repousser par la force une force qui entraînerait avec elle une perte inévitable. Mais on trouvait de grandes difficultés dans la manière de conduire cette guerre [...].

Analyse logico-rhétorique⁸, par Vechner

- 7 Ce Discours relève du genre *Délibératif* : Argument après Argument, il est <d'un mot grec> *parénétique* ou si l'on préfère <en latin> *exhortatoire* ; d'Andelot exhorte en effet ses Compagnons à entreprendre la guerre contre des agresseurs violents.

In genere caussarum Deliberativo ista versatur Oratio : estque Singillatim⁹ parainetike¹⁰ sive cohortatoria ; utpote qui ad bellum Socios contra violentos grassatores suscipiendum adhortatus Andelotus.

- 8 Le discours se compose de trois parties.

Constat autem partibus tergeminis : quarum

[Exorde]

- 9 La première partie est l'Exorde :

Prima est Exordium, petitum

a)

- 10 par une double circonstance de ceux qui les dissuadent d'entreprendre cette guerre, c'est-à-dire leur sens de ce qui est légitime et la sage prudence de leur proposition¹¹ ;

α) ab adjuncto gemino bellum illud dissuadentium, aequitate nimirum ac prudentia sententiae ipsorum :

β)

- 11 par la nécessité absolue¹², ou si l'on préfère par des sentiments contraires <aux précédents>¹³ :

β) a necessario, sive affectibus contrariis : quales sunt

- 12 1) la nécessité de purger la France de l'humeur maligne dont elle est malade depuis longtemps ; l'instrument ou si l'on préfère le moyen de purger est indiqué par la formule « des remèdes plus puissants », sous-entendu : la guerre¹⁴ ;

1) pravi jam dudum aegrae Franciae humoris necessaria purgatio : cujus instrumentum, sive medium connotatur, validiora scilicet remedia : quae bellum :

- 13 2) la nécessité d'un grand courage et d'une fermeté à toute épreuve ; juste avant il donne la cause directe qui pousse à de tels sentiments¹⁵, à savoir « la grandeur de la chose »¹⁶.

2) magnanimitas et constantia requisita ; quarum caussa impellens praemittitur, rei magnitudo.

- 14 Les mots <correspondant à ces α et β> sont ceux qui inaugurent le Discours : « Je ne nierai pas », etc.

Quo auspicalia spectant Orationis verba : Et aequitate quidem manifesta etc.

- 15 Ornaments et figures de cet Exorde : une Polysyndète¹⁷, une Prolepse ou si l'on préfère <en latin> une Réponse qui prévient par avance une objection¹⁸, une Allégorie, une Icône ou si l'on préfère <en latin> une Image, des métaphores, etc.

Exornatur vero ac figuratur hoc Exordium Polysyndeto, [p. 444] Prolepsi, sive Occupatione, Allegoriae, Icone seu Imagine, metaphoris, etc.

[Thèse]

- 16 La deuxième partie¹⁹ est la Thèse, qui résume à elle seule l'exhortation de D'Andelot à entreprendre la guerre contre la violence de leurs agresseurs. Les mots correspondants sont : « Le temps est donc venu », etc.

Secunda est Propositio, Andeloti ad bellum contra grassatorum violentiam suscipiendum cohortationem complectens : istaque huc verba pertinent : Jam ergo tempus est, etc.

- 17 Ornaments de la Thèse : une Synecdoque de la forme pour l'objet²⁰, ou pour le dire autrement une Métonymie de la circonstance pour le sujet²¹, comme aussi une Métaphore, etc.

Ornatum autem Propositioni conciliant Synecdoche formae pro formato, vel Metonymia adjuncti pro subiecto, uti et Metaphora etc.

[Arguments]

- 18 La troisième partie est l'exposé des arguments, qu'on l'appelle *Exposé développé* ou *Argumentation* :

Tertia pars est Tractatio, seu Confirmatio, proponens argumenta, ducta

1)

- 19 par les *accidents*²² et les *effets ruineux* de leur patience et de leur feinte humilité²³, ou si l'on préfère²⁴ par l'*inutile* ou encore par le *dommageable*. Ces effets sont recensés par d'Andelot : ou bien le bannissement dans des pays étrangers auquel ses compagnons doivent s'attendre ; ou bien leur incarcération dans d'étroites prisons ; ou bien encore l'expulsion de leur domicile. Et cette expulsion de leur domicile est développée par ses *conséquences* <nécessaires> ou si l'on veut par ses *effets* <prévisibles> :

1) *a patientiae ac dissimulationis accidentibus et effectis perniciosius, sive ab inutili, vel damno : qualia quidem recensetur ab Andeloto vel expectanda sociorum in externas provincias relegatio ; vel arcta eorum incarceration ; vel ex laribus expulsio : cujus è laribus expulsionis consequentia, seu effecta inseruntur :*

- 20 1. leur errance à travers des forêts et des lieux solitaires ;
 1. *ipsorum per sylvas et solitaria loca error ;*
 21 2. la fureur de la foule déchaînée contre eux ;
 2. *plebis in ipsos furor ;*
 22 3. le mépris <de leur puissance militaire> ; la *cause efficiente* en est, comme indiqué aussitôt, les gens de guerre²⁵ ;
 3. *contemptus ; cujus caussae efficientes notantur, viri nempe militares ;*
 23 4. leur condamnation par les Grands : la *cause efficiente instrumentale*, ou si l'on préfère la cause directe qui y pousse, c'est l'a priori défavorable des Grands <envers les protestants>²⁶.
 4. *magnatum damnatio : cujus causa efficiens instrumentalis, sive impulsiva est eorum praejudicium :*
 24 Les mots <correspondant à ce 1^e> vont de « Car si vous attendez » jusqu'à « que nous aura profité notre patience et notre dissimulation ».

a verbis : Nam quaero ex Vobis, usque ad verba : quid dissimulatio profuerit.

2)

- 25 par un *accident* de leur propre non-violence²⁷, ou si l'on préfère par un autre *inutile* : leur abnégation même n'a pas garanti leur sûreté²⁸. D'Andelot le prouve²⁹ par le lieu des *Signes*³⁰ ou si l'on préfère des *conséquences*, en évoquant un certain nombre <de signes ou conséquences de leur abnégation>. En effet, leurs justes plaintes, celles de ses compagnons et les siennes propres, plus personne ne sera désormais enclin à les écouter. Et <en fait de visibilité> tout le monde les regardera de haut, leur aspect même, indigne de leur rang, les rendra indignes d'une entrevue et d'une audience³¹. Voir les mots : « Quel recours aurons-nous alors à notre innocence », etc.

2) *ab innocentiae ipsorum accidente, sive inutili alio, praesidii nimirum in ipsa negatione. Quod probat Andelotus [p. 445] ex loco Signorum sive consequentium non nullorum : quod videlicet nemo justas sociorum aequae ac suas querelas sit auditurus, omnes autem sint*

*despicatui ipsos habituri, ne adspectu quidem, adloquio et audientia quippe dignaturi.
Confer, sis, verba : Quodnam tunc in innocentia nostra praesidium etc.*

3)

- 26 par une *circonstance* de ses compagnons³², ou si l'on veut au nom de la *gloire* : ils vont apprendre, eux, la <vraie> sagesse ou si l'on préfère la <vraie> prudence³³.

3) *a sociorum adjuncto, seu glorioso, sapientiae nimirum sive prudentiae discentia ;*

4)

- 27 par une *double circonstance* des armes, ou si l'on préfère par l'*honorable* et l'*utile*, à savoir la légitimité et la nécessité <de cette guerre>. Notre *Orateur partisan de la guerre*³⁴ suscite sous forme d'hypotypose³⁵ un *pathos* correspondant à chacun de ces deux aspects, par le lieu des effets, les nombreux effets <que produit l'attitude> de leurs adversaires :

4) *ab adjuncto duplici armorum, sive honesto atque utili, justitia nempe ac necessitate.
Quam utramque belli adfectionem demonstrat Orator polemicus ex loco plurium effectuum
adversariorum : cujusmodi sunt :*

- 28 α) la violation, et pas qu'une fois, des traités ratifiés par les deux parties ; il assigne comme *cause* d'une telle violation le mépris de tout droit, le droit divin aussi bien qu'humain ;

α) *non una pactorum conventorum violatio ; cujus rei caussam adjicit, juris nempe divini
pariter ac humani contemptum ;*

- 29 β) la ruine de la paix et de la tranquillité du royaume ; il assigne <comme causes> :

β) *quietis et tranquillitatis regni labefactio ; cujus adduntur :*

- 30 1. l'*instrument*, les « divers moyens » <de troubler le repos du royaume> ;

1. *instrumentum, variae artes ac modi ;*

- 31 2. la *forme* ou si l'on préfère la *méthode* <employée>³⁶, d'un côté par l'introduction au cœur même de la France de plusieurs milliers de soldats étrangers ; de l'autre côté par le fait que, selon lui, l'arrivée de ces soldats équivaut à une déclaration de guerre, tout à fait officielle ;

2. *forma, sive ratio, partim per multorum millium militis externi in Galliae viscera
immissionem ; partim per hoc pacto jam veluti factam sibi belli denunciationem :*

- 32 3. enfin par le *conséquent* ou si l'on préfère le *dommageable hypothétique*³⁷ : si du moins ils laissent les ennemis prendre les armes en premier, alors ce sera le naufrage de leur religion, de leur vie et de leurs biens.

3. *denique a consequente, sive damno hypothetico, religionis nimirum, suaeque [p. 446] et
bonorum omnium vitae ac fortunarum naufragio : si quidem hostes primi sumant arma :*

- 33 Les mots <correspondant à ce 4^e> vont de « À qui adresserons-nous nos plaintes » jusqu'à la fin du Discours³⁸.

a verbis : Ad quem querellas usque ad Orationis calcem.

- 34 Ornaments de cette troisième partie du Discours : une *Communication*, un *Homéotéleute*, un certain nombre de *Questions rhétoriques*, une *Anaphore*, un *Polyptote*, une *Antithèse*, une *Métaphore* et une *Polysyndète*, etc.

*Exornatur haec Orationis pars Communicatione, Homoeoteleuto, Erotematibus non nullis,
Anaphora, Polyptoto, Antitheto, Metaphora, ac Polysyndeto etc.*

ANNEXES

Le discours de D'Andelot en contexte : le début de l'année 1567 et du livre XLII de de Thou

[NOTE DES ÉDITEURS. Pour situer le discours de Coligny d'Andelot, nous nous contentons de donner ici l'intégralité du récit très éclairant de de Thou pour l'année 1567. Nous reprenons cette fois la seconde traduction de l'Historiarum sui temporis (Histoire universelle, tout début du livre XLII, traduction par l'abbé Desfontaines et al., Londres, s. n., tome V, 1734, p. 343-351, sur Google) : graphies modernisées, ajout d'une note et de quelques mots latins de l'Historiarum, en particulier ceux qui qualifient les types de discours. Cette seconde traduction a l'avantage d'être très proche du français moderne, et est donc plus immédiatement compréhensible que la première, celle de Du Ryer en 1659. Quand au texte latin complet de l'Historiarum, on le trouvera aisément sur Internet (nous suivons sa première édition complète, Londres, 1733, texte sur lequel est faite la traduction de 1734) ; en voici l'incipit : « Belgicos tumultus, de quibus in superioribus diximus ».

À lire de Thou, on voit très bien le rôle déterminant de D'Andelot. Il emporte la décision une première fois : c'est le discours analysé par Vechner, qui intervient après une délibération très tendue entre partisans des hostilités et partisans du statu quo, ces derniers ayant à leur tête l'amiral de Coligny. Ensuite, les doutes quant au bien-fondé de la guerre continuent à agiter le camp protestant, et ces doutes sont de nouveau surmontés par une intervention de D'Andelot, « toujours auteur des résolutions les plus hardies ». Pour conclure son récit, de Thou lui-même prend les choses de haut, en se plaçant du point de vue de la Providence divine qui se joue des décisions ou « conseils » humains. — Il faut se rappeler que, si l'amiral de Coligny et d'Andelot sont frères, l'appellation de « Coligny » est réservée au premier des deux, l'Amiral.]

Les nouveaux troubles de la France suivirent de bien près ceux des Pays Bas. Voici à peu près les causes de part et d'autre auxquelles on les attribua. Les Protestants, dont la patience se trouva épuisée par les supplices, les bannissements, les ignominies et les pertes de bien, qu'on leur fit souffrir pendant un assez longtemps, rassemblèrent enfin tous leurs sujets de plaintes, et consultèrent entre eux sur les mesures qu'ils devaient prendre dans la triste situation de leurs affaires. Leur principal grief était l'inobservation des édits donnés en leur faveur, dont on éludait les dispositions, soit par de nouvelles déclarations, soit par la mauvaise volonté des Juges et des Gouverneurs [p. 344] de Provinces. Un autre grief était, que tout le mal qu'on leur faisait, même le meurtre de plusieurs personnes de leur parti, demeurait impuni, et qu'on entendait partout dire que les Protestants, qui marchaient maintenant tête levée, seraient bientôt dépouillés de la prétendue liberté, ou plutôt de la licence qu'ils s'étaient arrogée, ou qu'ils avaient extorquée du roi. « Abattre les murailles des places, dont ils s'étaient rendus maîtres, et y bâtir des citadelles jusque dans le sein du Royaume, n'était-ce pas, disaient-ils, découvrir clairement la haine dont on était animé contre eux, et le dessein qu'on avait formé de tirer de tout le parti en général la vengeance, qu'il serait impossible de tirer de chacun en particulier ? »

C'est pour cela qu'on avait depuis peu enrôlé six mille Suisses et qu'on faisait actuellement des levées dans tout le Royaume. Ce n'était pas certainement pour faire la guerre au duc d'Albe et aux Espagnols, avec qui l'on était en si bonne intelligence, surtout depuis l'entrevue, et les conférences de Bayonne. Les Espagnols, les Protestants, tous les gens sages et expérimentés, les Courtisans eux-mêmes, si on les interrogeait, ne pouvaient en disconvenir. C'est encore à cela que tendaient les fréquents conseils que l'on tenait entre le Pape, ou ses ministres, et ceux des deux Rois : conseils, où le Pontife ne travaillait qu'à entretenir et augmenter la haine de ces deux Princes, contre les Protestants de France et des Pays Bas, et à faire allumer dans le même temps, le feu de la guerre par Philippe en Flandre, et par Charles dans son Royaume.

Toutes ces raisons déterminèrent les chefs des Protestants à s'assembler auprès du Prince de Condé, de l'amiral de Coligny, et de son frère d'Andelot, d'abord à Valéry, et ensuite à Châtillon-sur-Loin. Après bien des contestations on convint unanimement, qu'il fallait commencer par employer tous les moyens possibles pour se procurer la paix, avant que d'en venir au grand remède, c'est-à-dire à la prise d'armes. Ç'avait été le sentiment de Coligny, qui craignait de rentrer dans une guerre, qui ne manquerait pas de les rendre odieux. Mais comme le Roi différait toujours de renvoyer les Suisses (quoiqu'on l'en suppliât très instamment, et qu'on lui remontrât que ces troupes n'étaient plus nécessaires depuis que le duc d'Albe était arrivé dans les Pays Bas) ces délais affectés augmentèrent infiniment [p. 345] les soupçons et les défiances. Le prince de Condé apprit même par les lettres d'un grand Seigneur de la Cour, qui favorisait les Protestants, qu'on avait résolu secrètement de l'arrêter, lui et l'Amiral [Coligny], de le mettre dans une étroite prison, et de se défaire de Coligny : de faire entrer en même temps deux mille Suisses dans Paris, autant à Orléans, et deux mille autres à Poitiers : de révoquer aussitôt l'édit en faveur des Protestants, d'en publier de contraires, et d'achever la ruine entière de leur parti. Les défiances, que faisait naturellement naître la marche des Suisses, qui s'avançaient à mesure que le Prince de Condé employait ses amis à solliciter la Cour de les renvoyer, jointes à ces nouvelles, animèrent tellement les chefs du parti Protestant qui étaient assemblés, que ce ne fut plus un Conseil tranquille, où chacun proposait son avis à son tour, et de sang froid, mais une assemblée tumultueuse, où l'on n'entendait qu'un bruit confus de voix plaintives, qui disaient : « Jusqu'à quand souffrirons-nous qu'on abuse de notre patience³⁹ ? Attendrons-nous qu'on nous mène pieds et mains liés à Paris, qu'on nous traîne ensuite au lieu du supplice, et que nos ennemis se repaissent de notre sang, pour assouvir leur cruauté ? Pourquoi différons-nous ? Nous avons déjà des troupes étrangères, et par conséquent des ennemis dans le sein du royaume qui viennent pour nous attaquer. Les Suisses se souviennent de la perte qu'ils ont faite à la bataille de Dreux, et ils viennent pour venger sur nous le mal que nous avons été forcés de leur faire, ainsi qu'à nos ennemis, lorsque nous avons été contraints de combattre pour notre juste défense. Avons-nous oublié la perte de tant de milliers d'hommes, qu'on a fait périr en tant de façons différentes depuis l'édit de pacification ? Nous avons eu beau nous en plaindre : la malice et les artifices de nos ennemis l'ont emporté sur nos plaintes. Nous n'avons reçu que des paroles vagues, que des réponses illusoires, que des remises et des délais, pour éluder nos prières, et frustrer toutes nos espérances. Si nous pouvions croire que tout cela se fit par les ordres du Roi, à qui nous devons l'obéissance, peut-être serions-nous obligés de nous soumettre. Mais puisque personne n'ignore que tout cela se fait ou malgré lui, ou à son insu, par des gens qui se couvrent de son nom, et qui empêchent nos justes plaintes de parvenir jusqu'à son [p. 346] trône ; puisque destitués de tout

secours, nous sommes en proie à nos ennemis, nous nous devons à nous-mêmes de ne les pas engager à nous faire de nouvelles injures, en dissimulant plus longtemps celles qu'ils nous ont déjà faites. Nos pères, dispersés de côté et d'autre, ont professé la vraie Religion en secret depuis plus de quarante ans, et ils ont enduré, avec une patience à l'épreuve, toute sorte d'injures, d'affronts et de supplices. À présent que par une grâce signalée de Dieu, il y a non seulement des familles, des villages, et de petites places, mais de grandes villes entières, qui appuyées de l'autorité Royale font profession publique de la véritable foi en Jésus-Christ, nous tomberions dans une apostasie indigne du nom Chrétien que nous portons, si par un honteux silence et une modération à contretemps, nous trahissions une si juste cause ; si oubliant cette noblesse dont nous faisons une vaine parade en toute autre chose, nous manquions dans la cause de Dieu à ce que nous devons à ce titre glorieux ; et si en perdant nos âmes, nous entraîinions la perte de tant d'autres. Ainsi nous vous supplions, vous, Messieurs, à qui nous avons confié le soin de nos affaires, d'employer votre crédit, votre autorité, et vos forces, pour nous sauver, en sauvant la Religion. »

On ne saurait exprimer la vive impression que ces paroles firent sur tous les cœurs [*His dictis incensi ultra modum omnia animi*]. Mais ne sachant quelles mesures prendre, leurs sentiments étaient partagés. Il n'y avait personne qui ne vît bien le danger dont ils étaient menacés ; mais on était en balance sur les moyens de le prévenir. « Si nous avons recours aux plaintes [*Si ad querimonias confugiamus*], disaient plusieurs d'entre eux, nous ne ferons qu'irriter ceux avec qui nous avons nécessairement affaire. Si au contraire nous prenons les armes, à quelles calomnies, à quels reproches, à quelles malédictions ne nous exposons-nous pas ? On nous imputera tous les maux, qui sont les suites funestes et inséparables de la guerre [*malorum, quae ex bello sequuntur, crimen in nobis rejicietur*], et partout on nous accusera d'être d'injustes et de criminels agresseurs. Si on ne peut se venger sur nous, parce que nous serons à l'abri, ayant les armes à la main, on pourra impunément (et les méchants croiront que ce sera justement et avec raison) se venger sur nos femmes et nos enfants, que nous aurons abandonnés. Il semble donc plus avantageux et plus à [p. 347] propos de marcher sur les traces de nos pères, et de souffrir comme innocents tout le mal qu'on voudra nous faire, que de nous rendre coupables, en rendant le mal pour le mal, et de violer, en défendant mal une bonne cause, la justice et l'équité, qui seules ont, jusqu'à présent combattu pour nous. »

Pendant que les principaux chefs du parti Protestant parlaient de cette sorte, et que les autres leur applaudissaient, d'Andelot, qui avait un grand pouvoir sur les esprits des Seigneurs, et dont la parfaite probité était connue de tout le monde, prit la parole et dit : « Je ne disconviendrai pas, Messieurs, que votre sentiment ne soit clairement appuyé sur les règles de la justice et de la prudence. Mais pour guérir les maux invétérés dont la France est depuis longtemps attaquée, il faut absolument des remèdes plus puissants : l'importance de nos affaires exige de grands sentiments, un courage invincible, et une fermeté à l'épreuve. Car, permettez-moi de vous le demander, si vous attendez que nous soyons relégués dans les pays étrangers, ou que nous soyons emprisonnés, ou que chassés de nos maisons, nous soyons errants dans les forêts et dans les déserts, exposés à la barbarie d'un peuple en fureur, méprisés par les gens de guerre, condamnés d'avance par les Grands ; de quoi nous servira notre patience et notre douceur ? Quelle ressource trouverons-nous dans notre innocence ? À qui porterons-nous nos justes plaintes ? Qui est-ce qui voudra nous regarder, nous parler, nous écouter ? Il est temps, Messieurs, de sortir de l'erreur dans laquelle nous avons si

longtemps été, au grand préjudice de la Religion et de la tranquillité publique. Il est temps d'ouvrir les yeux, et de recommencer une guerre également juste et nécessaire. Défendons-nous contre les violentes attaques de ceux qui nous persécutent ; et mettons-nous peu en peine de ce que nos ennemis et des hommes pervers pourront dire de nous, en nous reprochant d'avoir les premiers donné lieu à la guerre. Ce sont eux, qui violant les droits divins et humains les plus sacrés, ont tant de fois manqué à leurs serments, et à l'observation des traités qu'ils ont faits avec nous ; ce sont eux, qui ont troublé en tant de différentes manières le repos du Royaume : ce sont eux, qui en faisant venir jusque dans le sein de la France tant de troupes étrangères, nous ont déjà en quelque façon déclaré [p. 348] la guerre. Si nous perdons le temps à délibérer, si par notre négligence nous leur laissons le temps et l'avantage de nous attaquer, avant que nous soyons en état de nous défendre, c'est fait de nos biens, de nos vies, et de notre Religion ; tout est perdu sans ressources. »

Le discours d'Andelot produisit un grand changement dans les esprits ; et tous unanimement furent d'avis de repousser par la force une violence, qui entraînerait, si on ne s'y opposait pas, la perte inévitable de leur parti. Mais il se trouvait des difficultés presque insurmontables dans le choix des moyens, pour bien faire la guerre. Les uns pensaient qu'il fallait d'abord agir avec modération ; qu'il serait à propos que les chefs des Protestants se rendissent maîtres d'Orléans par la voie de la douceur ; et qu'après cette expédition, ils envoyassent au Roi une requête en forme de mémoire [*libello supplici*], pour justifier leur conduite, en assurant sa Majesté qu'ils ne l'avaient pas fait pour exciter des troubles, mais pour se précautionner contre les troupes auxiliaires des Suisses, dont l'arrivée en France les inquiétait, et leur causait des défiances : et que s'il plaisait au Roi de les renvoyer, comme ils l'en avaient déjà tant de fois supplié, sa Majesté les trouverait disposés à se retirer chacun chez soi, sans bruit et sans trouble. Mais ceux qui étaient d'un avis contraire, ayant représenté le danger où les Protestants seraient exposés dans une ville, dont la citadelle était occupée par les troupes du Roi, qui pourraient par là se procurer une libre entrée dans la ville, ce sentiment fut rejeté.

D'autres voulaient qu'on commençât par se rendre maîtres de tout ce qu'on pourrait de places fortes, de villes et de bourgs, dans toutes les Provinces du Royaume ; et qu'on se préparât à les bien défendre, lorsqu'on les aurait prises. Mais les plus prudents ne pensaient pas de même ; et remontraient que dans la première guerre ils avaient pris plus de cent villes, et qu'ils les avaient perdues en un moment ; parce qu'ils n'avaient ni les troupes ni les forces nécessaires pour les secourir à temps.

Enfin Coligny, qui était revenu au sentiment de son frère <d'Andelot>, fit prendre la résolution de faire ouvertement la guerre, de ne prendre que peu de places, mais de choisir les plus importantes ; [p. 349] de former au plus tôt une bonne armée, qui ne fût presque qu'un camp volant ; et de commencer par attaquer les Suisses, qui faisaient la principale force de leurs ennemis, dans le temps qu'ils y penseraient le moins, et de les tailler en pièces ; enfin d'enlever de la Cour le cardinal Charles de Lorraine, auteur de tous les troubles de la France, et l'ennemi le plus capital des Protestants.

On opposait à cet avis [*Sed rursus objiciebatur*] que le Cardinal était toujours auprès du Roi : que les Suisses étaient à ses côtés pour le garder : que s'ils les attaquaient dans de pareilles conjonctures, on les accuserait d'en avoir voulu au Roi lui-même, et non au Cardinal et aux Suisses ; qu'une telle entreprise les rendrait extrêmement odieux à tout le monde, et leur attirerait une haine irréconciliable de la part du Roi, dont il était

important de se ménager la bienveillance, et de gagner l'affection. D'Andelot, toujours auteur des résolutions les plus hardies [*audentioris fere semper sententiae auctore*], répliquait que l'événement ferait voir quelles avaient été les intentions des Protestants ; comme Charles VII encore Dauphin avait autrefois prouvé à toute la terre par l'événement, que ce n'était pas contre le Roi son père, ni contre le Royaume qu'il avait pris les armes : que personne ne pourrait se persuader que tant de Français se fussent réunis pour conspirer contre leur Roi, et le perdre : qu'on avait bien vu des conjurations de quelques particuliers, mais jamais de tous ensemble : que si la Fortune donnait au parti d'heureux commencements, ce serait le moyen de finir promptement la guerre, d'éteindre le feu de la division, d'éloigner du ministère les ennemis de la tranquillité publique, d'obtenir du Roi, plus instruit et mieux conseillé, la confirmation des édits, et d'établir dans le Royaume une paix solide et durable. Tout le monde revint à ce sentiment ; on résolut de faire tous les préparatifs nécessaires pour l'heureux succès de ces entreprises, et chacun se disposa à la guerre.

Les Protestants avaient résolu de s'emparer de Lyon, de Toulouse et de Troyes, trois villes des plus considérables du Royaume : mais soit par la faute des chefs, soit par des revers de fortune, tous leurs efforts furent inutiles, et ils virent échouer la plupart des projets, qu'ils avaient formés dans leurs assemblées : au contraire bien des choses qu'ils n'avaient pas [p. 350] prévues, leur réussirent contre toute espérance ; Dieu le permettant ainsi, pour faire clairement connaître que les hommes les plus prudents, et les plus consommés dans les affaires, consultent, délibèrent, se déterminent, et entreprennent, mais souvent sans succès ; et qu'il n'appartient qu'à Dieu de régler les événements, et de conduire les destins et les entreprises des hommes, en leur donnant, selon sa volonté, de bons ou de mauvais succès.

Le Prince de Condé avait indiqué pour la fin de Septembre l'assemblée qui se devait tenir à Rozay en Brie. Le plus grande partie de la Noblesse des environs s'y rendit. Le Prince avait avec lui l'Amiral Coligny, d'Andelot frère de l'Amiral, et François comte de la Roche-Foucauld. Ils partirent ensemble de Valéry ; ils passèrent la Marne à Trillebardou, prirent leur route par Lagny, et se rendirent aisément maîtres de Rozay. La Noblesse des Provinces les plus éloignées, vint les y trouver ; et pour tromper plus facilement la Cour, ils arrivaient presque un à un. Il y avait déjà bien quatre cents hommes de cavalerie assemblés, lorsque la Reine apprit quelque chose de ce qui avait été jusqu'alors tenu secret. Elle avait quitté Monceaux, et était à Meaux avec le Roi. Pour obliger les Protestants à ne rien entreprendre, jusqu'à ce que les Suisses, qui étaient proches, fussent arrivés auprès du Roi, et que la Cour fût en sûreté, la Reine envoya le Maréchal François de Montmorency au prince de Condé, pour lui demander ce que signifiait ce concours subit et inopiné de tant de gens de guerre ? Le Maréchal trouva les confédérés en bataille à Torcy, près de Lagny, et il les amusa par ses conférences [= leur fit perdre du temps en discussions], jusqu'à ce que les Suisses, que le Prince de Condé voulait attaquer en chemin, fussent arrivés à Meaux, comme ils arrivèrent en effet dans le temps de la conférence. Voici en substance ce qui s'y passa.

Montmorency demanda d'où venait cette nouveauté, et il blâma les Confédérés [*de rei novitate percontaretur socios et increparet*]. « Si vous avez, leur disait-il, quelque chose à demander au Roi, pourquoi ne venez-vous pas trouver sa Majesté, comme des sujets dociles et amis de la paix ; pourquoi y venez-vous armés ? Où sont vos paroles, vos promesses, vos serments ? Où est votre obéissance ? Vous Monsieur, qui êtes prince du Sang, combien ne vous [p. 351] rendez-vous pas odieux par le conseil que vous donnez

à tant de Seigneurs, que vous éloignez par votre exemple de l'obéissance due au Roi, de venir en armes sommer sa Majesté de vous accorder ce que vous lui demandez ? Pourquoi, Messieurs, avez-vous pris le parti de forcer le Roi par les armes, plutôt que de le fléchir par vos prières, comme doivent faire de bons et fidèles sujets ? Quittez les armes, et venez comme des suppliants présenter au Roi vos très humbles remontrances [*Proinde arma deponant, et supplices ad eum adeant*]. » À ce discours, que le Maréchal avait paru faire en ami [*Haec quasi amicus inter socios Momorantius*], les Confédérés répliquèrent, que les beaux noms de fidélité et d'obéissance n'étaient plus, que des termes spécieux et frivoles ; et que ceux qui en faisaient parade et qui les leur objectaient sans cesse, en avaient eux-mêmes très souvent profané la sainteté, en faisant passer pour ennemis du Roi ceux qui voulaient mettre un frein à leur ambition, et en les jetant malgré eux dans la triste nécessité de prendre les armes pour défendre la justice de leur cause : qu'au reste s'ils réussissaient, l'événement ferait connaître la droiture et la pureté de leurs intentions ; et qu'en donnant des bornes à l'ambition de leurs ennemis, ils mettraient bientôt fin à la guerre qu'ils étaient forcés de recommencer.

Pendant la conférence, on apprit que les Suisses approchaient et marchaient sans s'arrêter. Le Maréchal de Montmorency retourna aussitôt à la Cour, et le prince de Condé continua sa marche, pour surprendre ces troupes auxiliaires. Mais il vint trop tard, et les Suisses étaient déjà arrivés auprès du Roi. Le Maréchal ayant présenté le mémoire que les Protestants lui avaient donné, et rendu compte de ce qu'il avait fait et de ce qu'il avait vu, on tint conseil dans la maison du Connétable, pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Ce Seigneur, qui était fort au dessus de tous les autres par sa dignité, par son expérience, par sa fidélité envers le Roi, et par son ardent amour pour sa patrie, fut d'avis que la Cour demeurât à Meaux, ville forte par elle-même, et que l'arrivée des Suisses, et des troupes qui allaient y venir de jour en jour, rendrait imprenable. Il ajouta que le Roi ne pouvait se mettre en chemin sans courir les risques d'un combat : « Qui peut, ajoutait-il, répondre du succès ? Un Roi bien conseillé doit mettre tout en usage pour éviter une bataille (...). »

NOTES

1. *Historiarum sui temporis*, livre XLII (1^{re} éd. 1604). Nous reprenons le texte latin que donne Vechner (*Suada Gallicana*, p.1-3), et, en modernisant les graphies, la première traduction française de de Thou, par Pierre Du Ryer (1605-1658, Acad. fr.) : *Histoire de Monsieur de Thou, des choses arrivées de son temps*, Paris, A. Courbé, 1659, t. III, p. 60-61. Nous donnons aussi, en note, la version française du discours chez François de La Noue (1531-1591), *Discours politiques et militaires* (1587), XXVI, éd. F. E. Sutcliffe, Genève, Droz, 1967, p. 680-681 (nombreux exemplaires anciens sur Internet). Enfin, voir dans notre annexe la seconde traduction de ce même discours chez de Thou, par l'abbé Desfontaines *et al.*, Londres, s. n., 1734, t. V, p. 347-348. La première guerre de religion s'est terminée par l'Édit de pacification de 1563. On est ici au début de l'année 1567 (et du livre XLII de de Thou), à la veille de la deuxième guerre. Pour résumer de Thou (voir son récit complet dans l'Annexe), une assemblée des chefs protestants est réunie chez l'amiral Coligny. Un premier discours, plus long que celui-ci, plaide fortement en faveur de la reprise des hostilités. D'autres seigneurs prônent ensuite la temporisation. C'est alors que prend place le discours de Coligny d'Andelot, qui synthétise nombre d'arguments déjà avancés dans le premier. Coligny d'Andelot (1521-1569) est le plus jeune des deux frères de l'amiral, il s'est distingué lors de la

première guerre de religion, à la bataille de Dreux (1562) ; conformément à l'usage de Vechner, nous le nommerons ici « d'Andelot », tout court.

2. La Noue, 1587 : « [α] Votre opinion, Messieurs, qui venez de parler, est fondée sur quelque prudence et équité apparente. [β] Mais [1] les principales drogues médicinales (propres pour purger l'humeur peccante qui abonde aujourd'hui au corps universel de la France) lui défaille, qui est [2] la fortitude et la magnanimité. »

3. La Noue, 1587 : « [1] Je vous demande, si vous attendez que <nous> soyons bannis ès pays étranges [étrangers], liés dans les prisons, [1.] fugitifs par les forêts, [2.] courus à force du peuple, [3.] méprisés des gens de guerre, et [4.] condamnés par l'autorité des grands (comme nous n'en sommes pas loin) que nous aura servi notre patience et humilité passée ? [argument 2] que nous profitera alors notre innocence ? [argument 4] à qui nous plaindrons-nous ? Mais qui est-ce qui nous voudra seulement ouïr ? »

4. C'est aussi l'argument « trois », qui vient curieusement s'insérer à l'intérieur de l'argument 4. La raison en est que l'argument 3 porte ici uniquement sur les mots renvoyant à l'ethos des destinataires (c'est un argument « éthique ») : en latin, « *amici... tandem decipi dediscamus* » ; en français, « [que] nous apprenions enfin à n'être plus trompés ». *Amici*, « amis », est omis par la trad. de Du Ryer (il est rendu par « Messieurs » dans la trad. 1734), alors même que le mot marque un changement de destinataire dans le discours, en se détournant du « vous » qui régnait au début : « *quaero ex vobis* » (début de l'argument 1), « je vous demande », à vous, les orateurs qui venez de parler, vous qui êtes défavorables à la guerre. L'argument 3 revient à souligner le passage progressif du « vous » au « nous ».

5. La Noue, 1587 : « Il est temps de nous désabuser, et de recourir à la défense, qui n'est pas moins juste que nécessaire, ».

6. « Si nous perdons le temps » (trad. 1734).

7. La Noue, 1587 : « et ne nous soucier point si on dit que nous avons été auteurs de la guerre, car ce sont ceux-là qui [1.] par tant de manières [α] ont rompu les conventions et pactions [pactes] publiques, et qui [β] [2.] ont jeté jusque dans nos entrailles six mille soldats étrangers, qui par effet nous l'ont déjà déclarée. [3.] Que si nous leur donnons encore cet avantage de frapper les premiers coups notre mal sera sans remède. »

8. Titre latin complet : « *ANALYSIS LOGICO-RHETORICA I. Orationis ANDELOTI ad socios Hugonotos* ». Les *socii* : les membres de son parti, ses « alliés » ou confédérés protestants.

9. Nous corrigeons le texte, qui a : Sigillatim.

10. En caractères grecs.

11. *Adjuncto* (*adjunctum*) renvoie aux *Adjuncta*, mot standard pour dire les circonstances (Hanffius cité par Ellen Delvallée dans ce même numéro a une formulation analogue : « *ab adjuncto facili* » pour *adjunctum facilitatis*). En l'espèce, ce sont deux circonstances « de personne », qui relèvent de ce que Quintilien nomme « *habitus animi* » (l'état d'esprit : *Institution oratoire*, V, 10, 29). Manière pour Vechner de dire l'ethos (de ceux qui viennent de parler) : c'est ici le *a persona aduersariorum* de l'exorde, à valeur standard d'éloge poli. « Mes adversaires ont fort bien parlé, mais... »

12. Nous ajoutons l'adjectif, pour rappeler que *necessitas* sonnait comme la *necessità* machiavélienne.

13. Contraires, et mêmes antithétiques : la *necessità* impose plus d'audace que le pacifisme qu'on vient de leur prôner.

14. *Instrument* est une façon abrégée de dire « cause efficiente instrumentale ». Bossuet (*Traité des causes*, p. 441, dans *Œuvres*, éd. Jourdain, Paris, Firmin-Didot, 1881, p. 437-444, sur Gallica) : « la cause principale qui fait une saignée, c'est le chirurgien, et la cause instrumentale, ou l'instrument, c'est la lancette dont il se sert » ; et (p. 443) : « ainsi la guerre est désirée pour la paix, le travail pour le repos, les remèdes violents pour assurer la tranquillité publique. »

15. *Impellens* a ensuite pour synonyme *impulsiva* (1^{er} de l'argument 1, et note 26), latin non classique sur *impellere*, *impulsus*, « pousser à ». La cause « impulsive » correspond à la « cause efficiente prochaine », « prochaine » parce qu'elle précède immédiatement l'effet (ce que nous rendons en ajoutant « directe »). — Pour traduire *constantia*, nous nous inspirons de la trad. 1734 : « l'importance de nos affaires exige de grands sentiments, un courage invincible, et une fermeté à l'épreuve ».

16. *Rei magnitudo*, syntagme standard du délibératif : la gravité exceptionnelle de la situation, « l'importance de nos affaires » (trad. 1734). Vechner met au début et à la fin de sa phrase ce que le latin de de Thou rapproche, « *magnitudo rei magnos spiritus* », soit l'écho *magnanimitas... magnitudo*. On va de « aux grands maux, les grands remèdes » à « aux grands maux, les grands sentiments ». Aristote, *Éthique à Nicomaque*, IV, 3, 1124b (trad. Tricot) : « l'homme magnanime ne se jette pas dans des dangers qui n'en valent pas la peine [*mikrokindunos*] [...] ; mais il affronte le danger pour des motifs importants [*megalokindunos*], et quand il s'expose ainsi il n'épargne pas sa propre vie ». C'est un Coligny qui parle, et qui appelle son auditoire à s'élever à sa hauteur de Grand.

17. Figure opposée de l'asyndète : Quintilien, IX, 3, 51.

18. Sur l'*occupatio* ou *anteoccupatio* : Quintilien, IX, 2, 16-18 et 1, 31.

19. Deuxième partie, mais deuxième dans la restitution de l'analyse logique, laquelle ne suit pas l'ordre linéaire du discours. Du coup, certains mots de ce même passage relèvent aussi, selon Vechner, d'un argument, le 3^e : voir la note 4.

20. Renvoi au « *arma iusta* » de de Thou, litt. « des armes justes » pour dire : guerre juste, légitime défense. Si la formulation de type *x pro y* est standard (Quintilien, VIII, 6, 20), sur le fond, c'est plus problématique. Vechner pense peut-être à la « cause formelle » (voir « *forma, sive ratio* » dans l'argument 4, α, 2^e). Dumarsais (*Des Tropes*) et Fontanier ont comme catégorie la synecdoque de la matière, par exemple le fer pour l'épée, où « l'on désigne une chose par le nom de la matière dont elle est faite » (Fontanier, *Les figures du discours*, éd. G. Genette, Paris, Flammarion, 1977, p. 90) : c'est un renvoi à la « cause matérielle ». Ici, on aurait de même une synecdoque de la forme, où l'on désigne la chose ou *formatum* par la forme qui la caractérise. Les armes sont vues comme ce qui donne à la guerre sa forme, sa figure caractéristique. C'est bien une synecdoque, celle-ci étant une relation d'inclusion : l'objet qui en désigne un autre constitue avec celui-ci « un ensemble, un tout, ou physique ou métaphysique », alors que dans la métonymie chacun des deux objets fait « un tout absolument à part » (Fontanier, *op. cit.*, p. 79). Inclusion précisée, chez de Thou, par le verbe « *induamus* », « nous revêtons, nous endossons nos armes » : un tel habit fait partie du guerrier, les armes ne sont pas par rapport à la guerre « un tout absolument à part ».

21. L'*adjunctum* est par rapport au *subjectum* dans la même relation que l'accident par rapport à l'essence. Ni Dumarsais ni Fontanier n'évoquent ces catégories. Voir la définition très générale de l'« adjoint » par Ramus (*Dialectique*, 1555, p. 24, sur Gallica ; éd. M. Dassonville, Genève, Droz, 1964, p. 74, nous modernisons les graphies) : « Adjoint est la chose adjointe au sujet, comme Aristote en plusieurs lieux oppose le sujet et l'accident, lequel nous appelons ici avec Cicéron et Quintilien adjoint ou circonstance, pour ce que le nom d'Accident est une confusion des effets, adjoints, comparés » (c'est-à-dire : « *accident* est un nom générique englobant diverses sous-catégories, dont les effets et les adjoints »). Ramus donne ensuite les magnifiques « habillements » de Didon (*Aen.* IV, 129-130) comme exemple d'adjoint, ce qui confirme la lecture par Vechner du *induamus* de de Thou.

22. Nous n'avons pas d'autres attestations d'*accidens* comme catégorie rhétorique. Tout comme Ramus (voir note précédente), Vechner en fait ici un synonyme d'*effecta*, fort répandu : voir au second discours, « *ab accidente sive effecta* » (dans l'exorde) et « *ab adjuncto seu effecta* » (argument 2). Il faudrait savoir quelle est sa philosophie de l'accident. Rodolphus Goclenius distingue trois positions (*Lexicon philosophicum*, Francfort, Musculus, 1613, p. 65). Dans la première, qui est celle des ramistes, « non seulement l'accident mais la substance peut être

l'adjoind de quelque chose » (« *non solum accidens, sed & substantia adiunctum alicuius esse possit* »). La seconde position en fait un synonyme de « contingent », de non-nécessaire, d'accidentel au sens usuel de cet adjectif (« *Alij vero pro plerumque & communiter contingente seu accidente* »). La troisième position distingue entre adjoints internes (par exemple, les ornements) et externes, « qui accompagnent toujours la chose, soit par nature, soit à cause de quelque règle qui les y lie » (« *quae semper comitantur rem natura vel ordinatione aliqua* ») : par exemple, les beaux faits sont accompagnés de gloire, et les délits atroces, de châtements, « même si pourtant les châtements me paraissent avoir valeur d'effet » (« *quae tamen effecti rationem habere mihi videntur* »). Le point est de savoir si Vechner oppose ou non l'*accidens* au *necessarium* qui précède (exorde, β). Si oui, on retombe sur la différence entre *effecta* et *consequentia* : des deux, seules les conséquences sont des « suites nécessaires » (Bossuet, etc.). Vechner voudrait alors dire que la patience et la feinte humilité auraient pu donner d'autres résultats, et ce serait un bémol à l'invocation de la *necessità* (exorde, β) si les conséquences convoquées comme preuves ne sont pas, elles, nécessaires.

23. *Dissimulatio* : « humilité » (La Noue), « douceur » (trad. 1734). C'est le nom latin de l'*eirôneia* socratique (Quintilien, IX, 1, 29 et surtout Cicéron, *De Or.* II, 269-270). Chez Théophraste (*Caractères*, I, 1), l'*eirôneia* est « une affectation d'humilité dans les actes et les paroles », une *prospoiësis* (note de Tricot à Aristote, *op. cit.*, *Éth. Nic.* II, 7, 1108a22) : Socrate fait le naïf, il singe l'ignorant. Chez Aristote, l'ironie est l'excès inverse de la vantardise : le juste milieu est de dire la vérité ; l'excès en trop est la vantardise ou feinte par exagération ; l'excès en trop peu est la feinte par atténuation, l'ironie. Les protestants se sont contraints pendant toutes ces années à taire leurs griefs, à singer les humbles serviteurs du roi. À dissimuler c'est-à-dire à simuler.

24. *Sive* : le mot dit ici qu'on a le choix entre deux listes. Ou bien la liste des lieux topiques : les causes et les effets, les conséquences, etc. Ou bien la liste des finalités de chaque grand genre (les *capitula finalia*) : dont, pour le genre délibératif, « l'honnête » ou honorable, couplé et opposé à « l'utile ». Ce dernier mot désignant les intérêts bien compris, par « l'inutile » il faut entendre « ce qui est contraire à nos intérêts ».

25. Même formulation que dans l'exorde (β, 1) : ici les gens de guerre sont explicitement nommés, là la guerre était sous-entendue. Ce doit être la différence que fait Vechner entre *notantur*, « indication explicite » et *connotatur*, « indication implicite » : voir au discours suivant (argument 2 et note 12), la grâce divine seulement évoquée, *connotatur*. — *Efficiens* (participe présent) est à rapprocher de *effectus* (part. passé), litt. « produisant un effet, un résultat ».

26. Voir la note 15 : l'*a priori* négatif est l'instrument qui mène les Grands à condamner. La cause de la condamnation est le *praeiudicium*, le « pré-jugé » au sens propre du mot : ce qui est jugé d'avance, avant l'ouverture du procès, et ici avant même qu'on n'écoute les Protestants, qu'on ne leur accorde audience.

27. *In-nocens* est littéralement la négation de *nocens*, « qui nuit » : « ne pas nuire », c'est ici ne pas prendre les armes, ne pas être belliqueux.

28. On pourrait construire *praesidii negatione* : « par la négation même de toute protection » (le fait qu'on leur dénie toute protection). Mais « *ab inutili praesidii* » correspond à la construction de « *ab inutili innocentiae* », et, dans l'argument 1, « *ab inutili patientiae* ». Il faut alors lire *negatio* dans son sens chrétien, « reniement » (*abnegatio sui*, « renoncement à soi-même, abnégation », chez saint Jérôme). *Innocentia* reprenant *patientia*, ici *negatio* reprendrait plus précisément *dissimulatio* : en ne prenant pas les armes jusqu'ici, les protestants ont fait un gros sacrifice, ils ont nié toute une partie d'eux-mêmes, la part militaire ; et ce sacrifice n'a servi à rien, n'a pas été « utile ».

29. Nouveau parallélisme entre les arguments 1 et 2 : à 1, « d'Andelot recense », ici à 2, « d'Andelot prouve ». Ce « prouve » correspond à ce que d'autres commentateurs nomment la « preuve de la mineure ». Majeure : « Nous ne devons pas continuer une stratégie qui n'a pas garanti notre sûreté ». Mineure : « or tel est le cas, notre abnégation n'a pas garanti notre sûreté ». Conclusion : « donc nous ne devons pas continuer cette stratégie ». « *Effet inutile* » vaut majeure, et ensuite Vechner explicite la mineure ou idée, laquelle n'est pas énoncée au texte

même du discours. Mais le discours, lui, énonce seulement la « preuve de la mineure », c'est-à-dire ce qui vient confirmer l'idée implicite : dispositif tout à fait classique. Du coup, nous pouvons préciser le sens et le poids du verbe « recenser » dans l'argument 1. D'Andelot énumère les malheurs qu'ils risquent de subir, pour « amplifier » c'est-à-dire pour donner toute son importance à l'inutilité de leur stratégie passée ; et cela suscite un pathos, qui est l'indignation ou plutôt la colère (colère, puisqu'il y a désir de se venger). On a une première liste de trois effets ruineux (bannissement, incarcération, expulsion), le troisième se démultipliant lui-même en quatre conséquences, dans un crescendo évidemment pathétique, le crescendo étant un des traits de l'*amplificatio* (voir Quintilien, VIII, 4, 17, sur l'amplification *ex insequentibus*, « par ce qui suit » autrement dit par les conséquences).

30. Des signes bien visibles de l'inutilité des sacrifices consentis. Les *signa* (grec *sèmeia*) sont chez Quintilien (V, 10, 51) l'une des « circonstances des choses ». Le mot renvoie moins à une théorie du signe et de la signification qu'à une insistance sur la visibilité, où l'apparent révèle le caché. En latin, *signa* renvoie à un effet d'affichage : les insignes ou marques de la royauté, les enseignes ou étendards d'un régiment, voire des statues et autres figures voyantes. Cf. l'emploi éclairant de Cicéron, *Cat.* III, 13.

31. Nous ne rendons pas l'écho entre *despicatui* et *adspectu* : pas d'« aspect », pas de respect. L'aspect ou paraître est capital pour un noble. Tout ce qui lui donne du prestige lui donne de la visibilité, de la surface sociale. Sans ressources matérielles et financières, les nobles protestants ne peuvent plus « paraître » à la Cour, donner à voir leur noblesse (Littré, *paraître*, 6^e : « briller, se faire remarquer, faire <bonne> figure »).

32. Même « circonstance de personne » qu'à l'exorde, α, « l'état d'esprit », cette fois des compagnons. Les mots du discours ici désignés sont seulement « *amici [...] tandem decipi dediscamus* », « nous apprenions enfin à n'être plus trompés » : ethos des destinataires ou « amis » (c'est le *a persona auditorum*). Le reste est l'énoncé de la Thèse.

33. Se dessiller les yeux, c'est apprendre à « voir clair », et cette « clairvoyance » est l'un des traits de la *prudentia*, vertu du bon gouvernant. L'écho est net avec l'éloge initial et poli de la « *prudentia* » de ceux qui viennent de parler en faveur de la paix (exorde, α) : eux n'ont de la *prudentia* que la prudence au sens moderne. On a donc ici une dissociation entre « eux » et « nous », entre les faux et les vrais *prudentes*.

34. *Polemicus* : « polémique », mais au sens propre de l'adjectif en grec, sur *polemos*, « la guerre ».

35. *Demonstrat* : un des verbes marqueurs (avec *illustrare*, etc.) du recours à l'hypotypose, « mettre sous les yeux, faire toucher du doigt ». Nous mettons ensuite *pathos* en italiques, puisque le mot qu'il traduit, *adfectionem*, est chez Vechner en italiques.

36. C'est la « cause formelle », la forme étant « ce qui rend une chose telle, et la distingue des autres » (Arnauld et Nicole, *La Logique*, III, 18, éd. L. Marin, Paris, Flammarion, 1970, p. 302) ; la cause formelle « dit de quelle manière la chose est et quelles en sont les propriétés, on peut la définir *ce qui fait qu'une chose est appelée telle ou telle* » (Bossuet, *Traité des causes*, p. 438). Autrement dit : cette présence de troupes étrangères est vraiment singulière, elle donne sa configuration propre (sa « forme ») à l'hostilité habituelle des catholiques, hostilité qui a pris dans le passé récent bien d'autres formes.

37. Sur l'hypothétique, voir Quintilien, V, 10, 95-99. Le *consequens* est la deuxième partie (la conclusion) d'un système *antecedens/consequens*, c'est-à-dire d'une forme binaire de syllogisme (dite enthymème) : « si... (antécédent), alors... (conséquent) ». — C'est nous qui mettons en italiques « *si... alors* ».

38. Cf. le résumé par Vechner du même discours (*Suada*, p. 1) : « Tout en approuvant l'avis de ceux d'entre eux qui les dissuadent de faire la guerre, néanmoins vu tous les effets auxquels on peut s'attendre, d'Andelot persuade ses co-religionnaires de faire la guerre contre les agresseurs qui voudraient leur faire violence, leur enjoignant de ne pas se soucier de ce que leurs ennemis diront contre eux, ennemis sur lesquels il rejette toute la responsabilité de la guerre et de leurs

maux : et ces maux qui attendent les Protestants, si les Catholiques Romains les surprennent et les attaquent en premier, il les rappelle à la fin de son Discours. » (« *Adprobata bellum dissuadentium sententia, praegnantibus tamen de causis suae religionis hominibus bellum contra grassatorum violentiam gerendum suadet Andelotus, non curare eos jubens, quid inimici contra blaterent, in quos omnem belli ac malorum causam rejicit : quaeque mala Protestantes, si a Romano-Catholicis, sumptis armis, primum opprimantur, maneat, sub calcem Orationis commemorat.* ») On a le sentiment que le résumé est à deux doigts de nommer la péroraison (« et ces maux... » = argument 4, B, 3^e), péroraison que l'analyse détaillée a oublié d'identifier, tant elle est prise dans sa logique de tout ramener à des *causae* et autres *consequentiae*.

39. Au texte latin : « *Quousque tandem patientiae nostrae illudi patiemur ?* » C'est assurément un renvoi au célèbre incipit de la première Catilinaire de Cicéron : « *Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra ?* » Mais, dans la littérature latine classique, le dossier du *quousque tandem* ne s'arrête pas là. Il renvoie à deux orateurs aussi audacieux que d'Andelot. Catilina chez Salluste (Cat. 20) exhorte les conjurés à la révolte, avec entre autres : « *Quae quousque tandem patiemini, o fortissimi viri ?* » (« Jusques à quand le permettrez-vous, hommes sans peur ? ») — sans que l'on sache très bien si c'est Salluste qui fait ici écho à Cicéron, ou au contraire si Cicéron lui-même a renvoyé ironiquement à Catilina un mot de celui-ci devenu célèbre. De même, chez Tite-Live (VI, 18, 5), Manlius appelle la plèbe à la révolte contre les patriciens, et l'incipit de son discours est : « *Quousque tandem ignorabitis vires vestras ?* » (« Jusques à quand enfin ignorerez-vous vos forces ? »).

AUTEURS

ABRAHAM VECHNER

(1636-1704)